

Les écrevisses de Monsieur

En ce beau matin de printemps, Maurice de Monssoury, le petit Monsieur, a fait son caprice. Ainsi, au petit Monsieur, assis dans l'herbe, Madame de la Vigerie, sa gouvernante, apporte trois malheureuses écrevisses.

– Vous savez, Maurice, ce n'est pas vraiment la saison pour les écrevisses. Sam, notre serviteur fait ce qu'il peut.

Elle ajoute pour essayer d'éveiller la conscience du petit garçon de six ans :

– Sam doit attendre que les bestioles lui mordent les mollets pour les attraper.

Rosette, la femme de chambre de la gouvernante ose prudemment ajouter :

– Il me semble, Monseigneur, que vous détestez les écrevisses quand Marie, la cuisinière, les prépare.

Le petit Monsieur, comme toute majesté, prend le temps de répondre. En regardant Martin, le garçon de ferme, venu accompagner la petite expédition, il ordonne :

– S'il n'y a pas d'écrevisses, je veux un nid.

– Je m'en occupe, dit immédiatement Martin.

En le voyant grimper à la vitesse de l'éclair sur le chêne le plus proche, Manon ne peut réprimer un cri :

– Attention Martin !

L'adolescent, flatté, se met à grimper encore plus vite. Monsieur, maintenant, surveille l'arbre. Sam en profite pour sortir de la rivière, les mollets en sang.

– Ça y est, j'en tiens un ; c'est un nid de pic, Monsieur. Je vous le descends.

Sam lève des yeux reconnaissants vers Martin. Celui-ci déboule du tronc comme un chat, vient déposer un petit baiser furtif sur la joue de la jolie Manon, offre à Monsieur, ravi, son cadeau. Puis avec un clin d'œil, adresse à Sam le plus beau sourire que l'humanité ait porté.

Isabelle BERNEDE

Un bain de nature, selon Camille Corot

Le doux bruissement de l'eau et le chant du vent dans les arbres avaient endormi la Petite. Annette et Emilie s'étaient mises à chuchoter pour préserver son sommeil. Elles avaient demandé à Nicolas de jouer plus loin. Le garçonnet aimait grimper aux arbres et voir la terre d'en haut.

Annette et Emilie étaient amies, depuis toujours, et se confiaient l'une à l'autre. Moments paisibles, réconfortants, à l'ombre des hêtres et des charmes. Moments privilégiés où la confiance en l'autre permet d'être soi. Moments rares en ce XIXème siècle : les épouses au service de leur mari avaient tant de choses à gérer !

Le chef de famille chez Annette était Jean-Baptiste, perruquier de son état, participant à la vie municipale de Rouen. Quant à Emilie, elle devait obéissance et respect à Pierre-Jacque, maître drapier. Les deux amies avaient rarement l'occasion de se retrouver ainsi, tout un après-midi, au cœur de la nature qu'elles aimaient tant ! Mais voilà que la Petite s'est réveillée !

– Maman ! Maman ! s'écrit-elle, du haut de ses deux ans, en tendant ses bras potelés vers Emilie.

Camille l'avait câlinée et bercée pendant son sommeil. Avec un immense plaisir ! Son Nicolas était déjà grand, trop grand pour les câlins. La Petite de son amie, si douce, si affectueuse, lui permettait d'assouvir son besoin de tendresse.

Emilie rit et tend les bras à son tour vers sa Petite. Quelle bénédiction, cette enfant ! Un rayon de soleil ! La joie de vivre ! Elle la regarde approcher. Camille, tout attentionnée, aide la Petite à franchir une branche morte devant elle. La mère et la fille vont se rejoindre, se retrouver, s'enlacer.

En cet instant magique, Nicolas, du haut de son arbre, réalise que la Petite est réveillée :

– Mère ! Annette ! Regardez comme je suis haut ! Comme je suis grand ! La petite n'est pas prête d'en faire autant !

– Nicolas, s'il te plaît, descends maintenant ! l'exhorte Camille. Nous allons sortir du bois et nous promener le long de la rivière. Viens nous accompagner.

– J'admire encore un moment le paysage de mon perchoir. C'est tellement plus beau ici qu'à Rouen ! Toutes ces couleurs ! Les reflets du soleil sur l'eau ! La silhouette de ces arbres tourmentés ! C'est un paradis ici, Mère.

- Je suis tout à fait de ton avis, mon fils, approuva Camille. Cette nature me fait penser à l'exposition du peintre Corot où ton père nous a emmenés le mois dernier. Tu te souviens, Nicolas ?

- Bien sûr, Mère. J'ai même parlé avec Monsieur Corot. Tu crois que je serai capable, un jour, de peindre comme lui ?

- Dieu seul le sait ! Commence par obéir et descends de ton arbre !

Nicolas s'exécute. Il ne veut pas chagriner sa mère qui a déjà tant de soucis dans son foyer. Une fois parvenu entre les deux amies, Nicolas donne le signal du départ et le bois se vide de ces chaleureux visiteurs.

Geneviève BUSSCHAERT

Instantané en sous- bois

Voici qu'arrive enfin celui que l'on attend, chaque année, avec l'espoir du renouveau et la petite famille part à sa rencontre, panier sous le bras.

Dans la jolie clairière, elle s'installe sur des herbes folles et quelques restes de feuilles mortes de l'hiver qui s'en va. Un arc de feuillage verdoyant se courbe au-dessus d'elle sous la caresse d'un vent léger et, à travers les frondaisons, des tâches ensoleillées se frayent un chemin pour aller miroiter dans l'eau du ruisseau.

Du haut de ses treize ans, Guillaume, l'âme aventurière, s'est déjà précipité à l'assaut d'un arbre sur lequel il grimpe avec l'agilité d'un petit singe. Il est toujours le premier à monter au mât de cocagne à la fête du village et cette envie de hauteur est devenue un réflexe comme si, de la cime, il avait la sensation enivrante de diriger le monde à ses pieds. Le soir, dans sa chambre, il s'imagine souvent marin sur un grand voilier, juché en haut du mât et scrutant l'horizon pour dénicher quelque bateau pirate à aborder. Malheureusement, sa vision du jour est plus modeste. C'est seulement le ruisseau qui sillonne champs et forêts et dans lequel il ne voit, en guise de pirate, que son père, pantalon relevé, courbé au-dessus de l'eau et mains plongées à la recherche d'un butin poissonneux dont sa mère saura faire un plat délicieux.

En bas, à côté de son arbre, sa grand-mère, assise, s'évertue à retenir sa petite sœur Babette qui veut expérimenter sa marche récemment acquise sur un nouveau terrain et surtout atteindre, ce faisant, le panier que tient sa mère et à l'intérieur duquel se trouvent les gâteaux dont elle raffole.

Sa mère, assise jambes croisées, sur une souche d'arbre, serre contre elle ce fameux panier aux merveilles et regarde avec douceur les efforts désespérés de sa fille pour se libérer du joug de sa grand-mère et se précipiter vers elle.

C'est un après-midi de printemps dont rien ne peut troubler la quiétude après des décennies de drames et de douleurs. Une accalmie avant que rejaillissent des démons dans la vie des hommes.

Ils profitent donc ensemble du moment présent sans rien présumer du futur et imprègnent leurs vies de toute cette sérénité. C'est un jour, quelques heures, un moment, figés dans le temps.

Françoise CARTRON

Un quotidien bucolique et paisible

Je m'appelle Charlotte. Je vis dans un petit village de Dordogne où il fait bon vivre !

Ce matin, nous avons décidé, ma sœur et moi, d'emmener nos enfants respectifs au bord de la rivière. Il va faire une belle journée et nous partons par-delà les champs où le printemps nous offre un parterre de fleurs et d'herbes toutes fraîches. Le vent est doux. Nous arrivons dans la forêt qui longe cette jolie rivière et nous installons nos corbeilles de linge. Déjà, Emile a escaladé ce bel arbre qui promet un bel été car il est déjà feuillu. Adrienne remonte ses manches, attrape la corbeille pour aller laver quelques vêtements dans cette eau pure et douce. Je m'assois doucement et profite de ce lieu enchanteur tandis que Marie cueille des petites fleurs bleues et en fait un bouquet.

Nous ne savions pas que ce jour, un peintre nous aurait rendues célèbres par sa toile. Il nous surprit dans ce quotidien bucolique et paisible, bien loin de la Révolution et de la guillotine. Ce qui le charma, c'était la douceur de nos gestes, la gaieté des enfants dont les cris joyeux se mêlaient au clapotis de l'eau et aux chants des oiseaux, ce lieu ombragé qui sentait bon la rivière et le petit vent qui faisait bruisser les feuillages et craquer les arbres.

Ma sœur Adrienne sortit un pot de confiture et du pain. Elle proposa de goûter et les enfants accoururent en riant. J'avais décoiffé mes cheveux et ce souffle de liberté me faisait du bien.

La vie est difficile à la campagne, il faut suivre les saisons, et ce moment de repos me détendait.

Dany DROUHIN

Le jeune baron perché

Je me souviens, c'était l'année de mes dix ans. Je m'en souviens parfaitement car mon père avait organisé, cette année-là, une grande fête pour le retour de mon grand frère, avec ses galons d'officier et c'était précisément le jour de mon anniversaire. Etaient invités tous les amis de la famille, mais aussi tous nos fermiers, tous les artisans du village, je crois qu'il y avait plus de cent personnes. Ce fut un gigantesque festin sous les grands marronniers, et le soir, un immense feu d'artifice. Puis mon frère était reparti de son côté, mon père du sien et la vie avait continué son train-train.

Je me souviens que, le lendemain de la fête, il faisait chaud et j'avais supplié Maman de nous amener au bord du ruisseau où l'ombre était fraîche. Il avait fallu attendre que ma petite sœur Hortense se réveille de sa sieste, puis nous étions partis vers les cinq heures sur le sentier à l'ombre des arbres qui bordaient le ruisseau. Maman et Toinette portaient Hortense à tour de rôle et je courais comme un fou pour me cacher plus loin derrière les fourrés. Maman me criait de me calmer, de les attendre, j'allais déchirer mes vêtements ! Mais c'était le dernier de mes soucis ! J'étais ivre d'air pur, de liberté, de bonheur dans cette nature sombre et complice... Bien loin de moi, les contraintes des leçons d'anglais ou de physique de mon précepteur, Mister Brown, bien loin, les efforts pour bien se tenir à table, pour être poli et courtois envers les invités !

A un moment, Hortense s'était mise à pleurnicher, elle avait dix-huit mois et ne pensait qu'à essayer de marcher toute seule. Alors, Maman et Toinette s'étaient arrêtées dans une belle clairière où les rayons du soleil de cette fin d'été étaient filtrés par la végétation assez épaisse. J'avais profité de ce que leur attention était toute tournée vers les pas chancelants de ma petite sœur pour grimper à un beau chêne bien droit. J'avais eu un peu de mal à prendre de la hauteur, enserrant le tronc plus ou moins lisse entre mes coudes et mes genoux, mais j'étais bien accroché aux premières branches à trois ou quatre mètres du sol. Comme le monde était beau vu d'en haut ! Un sentiment de toute puissance m'envahissait ; j'étais le roi de ce monde végétal, lumineux, j'étais invincible ! Les eaux claires et calmes du ruisseau miroitaient entre les herbes de la rive, sous la voûte des grands saules qui entremêlaient leurs branches et leur feuillage couleur d'émeraude. Je me sentais capitaine d'un vaisseau au long cours, pirate sur un galion dans la mer des Caraïbes. Un peu plus loin venait de se poser sur un rocher un grand oiseau blanc, une aigrette peut-être venue d'au-delà des mers ou tout simplement des marais voisins ?

J'entendais les rires de Maman qui félicitait Hortense de ses premiers pas audacieux et la voix de Toinette qui apportait dans le creux de son tablier relevé, les noisettes et les mûres qu'elle venait de cueillir.

– Baptiste, où es-tu passé encore ?

Je ne répondais pas, profitant de ma position dominante, gagnant encore quelques instants précieux sur mon perchoir ...

Devant les appels maternels répétés, je consentis enfin à regagner la terre ferme...

Le soir allait tomber, il fallait rentrer...

Marie-Thérèse LABORDE

Un dimanche au Coly (Souvenir de Corot)

Quel souvenir cher à mon cœur que ces jours où nous descendions au Coly. Le chemin était un peu long pour y aller. C'était un jour de fête pour moi. Je savais par avance que je pourrais courir à ma guise pour explorer cette rivière qui était assez éloignée de notre coteau. Elle recelait tant de trésors cachés. J'aimais son odeur terreuse. La mousse grasse tapissait le sol et mes pieds nus s'y enfonçaient avec délice. J'observais pendant de longues minutes les grenouilles alanguies dans un demi-soleil guettant le moindre moucheron écervelé qui oserait venir titiller leurs yeux à peine clos. Leurs bonds jaillissants m'émerveillaient. Les poissons étaient effrayés par mon ombre qui grandissait sur la surface claire des eaux. Ils se réfugiaient dans le dédale des iris sauvages. Plus loin, je suivais le ballet gracieux des libellules qui batifolaient.

Pendant ce temps, ma grand-mère se reposait sous le couvert des arbres charnus après cette longue marche. Il n'était pas rare qu'elle sommeille un peu, ma petite sœur blottie dans ses jupes. Ma mère, quant à elle, cueillait les mûres sur les ronces qui ne manquaient pas d'envahir les berges laissées à elle-même. Elles en feraient plus tard cette délicieuse confiture qui rougirait nos lèvres. Ensuite, elle arpentait les rives à la recherche des bons coins où le cresson s'épanouissait. Elle le coupait et entourait les queues dans un linge humide qu'elle gardait bien à l'ombre.

Mon père s'avancait dans l'eau fraîche à la recherche des cailloux où se tapissaient les écrevisses. Il déposait sur le lit de graviers sa balance au bout de la longue perche. Elles finiraient aussi dans le grand panier en osier dans un autre linge humide.

Mon plus grand plaisir était de me cacher tant qu'ils étaient tous occupés. Je savais que ma mère m'appellerait inquiète de ne plus me trouver. Elle connaissait mes cachettes et finissait toujours par me découvrir. Elle ébouriffait alors de sa main mes cheveux avec ce petit sourire qui la rendait jolie malgré la fatigue.

Cet été-là était particulier. Mes bras et mes jambes avaient grandi et pris de la force. Je sentais que la vie bouillait en moi. J'avais envie de bondir, de sauter. Je me souviens très bien de cet instant où, en levant les yeux, l'envie me prit de grimper le long de ce tronc droit, la rudesse de son écorce blanche à laquelle je m'agrippais sans trop m'imaginer que je pourrais l'étreindre jusqu'au sommet, là où s'élancent les branches à la recherche de la lumière du soleil. J'étais un oiseau. Un drôle d'oiseau ! Un naufragé des cimes, étreignant le fût, pris de vertige, n'osant risquer la descente de son perchoir.

Dans l'affolement des femmes de ma vie, c'est mon père qui fort comme un bœuf vint à mon secours. C'est aussi ce jour-là qu'il décida que le temps était venu pour moi de quitter les jupons, de mouiller la chemise et les pieds en le rejoignant à la pêche, et cela, non sans m'avoir botté les fesses.

Régine MICHAUX

Cueillette au bord de l'eau

Belle journée pour aller glaner, perspective d'un bon ragoût odorant pour le chaudron.

Mère ne me regarde pas, elle remplit son tablier en lisière de forêt, aidée par Grand-mère qui s'occupe de la petite dernière.

Seurette aide Mère en ramassant des baies. Mon frère est parti à la chasse aux œufs en cherchant des nids dans le haut d'un arbre.

Personne ne me regardait. J'ai pu m'échapper directement dans la rivière pour une pêche miraculeuse.

L'eau est claire, cristalline, elle chante avec un faible courant. Les pierres sont bien visibles, moussues, glissantes sous mes pieds glacés.

Les écrevisses cachées dessous sont facilement repérables. Elles sont nombreuses, grosses, la queue bien charnue. En silence et en toute discrétion, je remplis vite ma besace, en remettant chaque pierre à sa place afin que leur déplacement ne soit pas visible.

La pêche étant interdite, je montrerai mes prises au retour au foyer.

Belle surprise pour agrémenter le ragoût du chaudron, faire chanter les papilles et faire quelques sous à l'auberge du village.

Hélène MITTANCHEZ

Le garçon branché

Cet après-midi d'été, noyé dans un soleil étouffant d'une forêt dense, il est heureux de pouvoir esquiver ce rituel familial à la charge de sa sœur et conduit par leur mère animée d'une expérience séculaire.

Marie, sa sœur aînée, se réjouit comme à chaque fois, ce qu'il croit, d'avoir affronté la graisse, l'eau et le courant de cette rivière qui, à cet endroit très agité, lave et rince le linge rêche et passablement usé de leur famille.

Pascaline, la petite, ne peut se mouvoir seule et échappe aux bras de sa mère pour accompagner sa grande sœur de ses petits gestes méthodiques et cadencés dans cette eau suffisamment douce et tiède pour y prendre du plaisir.

Le destin a voulu que ce soit les femmes qui assurent cette tâche hebdomadaire. Certaines diront cette corvée, et lui, Ferdinand, est condamné, obligé de les observer, branché comme un oiseau à l'affût. Certes, il l'a voulu ou plutôt on ne lui a pas laissé le choix.

Épris de hauteur, un moment de sagacité lui laisse envisager un tout autre scénario où, garçon de la famille, il prend à bout de bras la destinée du linge familial. Tordre, frapper ces tissus enduits de graisse animale contre les rochers, piétiner pour littéralement éliminer la saleté des fibres. Voilà un agissement digne d'une science-fiction du début des chemins de l'émancipation du monde rural. Il concourt à abolir la supériorité masculine qui domine, renforcée par la privation d'éducation de ses sœurs.

Ce contre-courant troublerait le tableau, les couleurs, le fond, la musique de la rivière, la réalité.

Non, non, ce doit être la chaleur étouffante poussée par une pointe de fièvre qui influent sur ses pensées et son éphémère clairvoyance. Pourquoi donc partager les tâches ? Finalement, il ne change rien. Branché lui va bien.

Jean-Philippe THIÉRY
